

Tel était l'homme officiel et, je pense, tel est aussi le poète,  
jamais intime, toujours aux Affaires étrangères et seul maître à bord.

Jean Grosjean (lettre inédite).

Le *Journal* de Raymond de Boyer de Sainte-Suzanne, dont l'édition et ici présentée pour la première fois, relève d'une persévérance moins rigoureuse que ne l'implique l'exercice en règle générale. Il s'étend sur la période névralgique qui a suscité nombre d'autres Journaux ou Mémoires de novembre 1938 à octobre 1940. Mais il ne prend de la densité qu'à partir de septembre 1939, comme on peut s'y attendre. Et il en perd au fil des jours à partir de juillet 1940. Disons-le : son intérêt court sur onze mois. C'est une durée très courte si on la compare à un *Journal* comme celui de Jules Jeanneney, président du Sénat, quand il se met à consigner les *res gestae et audita* de la vie politique, c'est-à-dire en septembre 1939, soin qu'il prendra jusqu'en juillet 1942<sup>1</sup>. Mais c'est un temps d'observation à peu près équivalent à celui du *Journal d'une défaite* de Paul de Villelume — qui passe à maintes reprises dans le *Journal* de Raymond de Boyer de Sainte-Suzanne — lequel se ramasse également sur onze mois, mais d'août 1939 à juin 1940<sup>2</sup>. Le rapprochement n'est pas simplement destiné à justifier la publication de ce *Journal*, près de quinze ans après la disparition de son auteur. Il vaut comme parallèle, Raymond de Sainte-Suzanne<sup>3</sup> occupant une position au Quai d'Orsay plus modeste que le colonel de Villelume, mais qui le place également à l'avant d'un cyclone dont la force est, croit-on, ralentie par les accords de Munich de septembre 1938<sup>4</sup>.

### **La chambre des échos**

Raymond de Sainte-Suzanne a trente-huit ans quand il commence à prendre des notes sur un petit carnet, à Avignon, à la date du 9 novembre 1938, pendant son voyage de noces. Licencié ès lettres et en droit, diplômé d'études supérieures de philosophie, il est reçu dixième au concours d'attaché de consulat en 1927 et est affecté à Munich où il demeure onze mois (du 1<sup>er</sup> juillet 1927 au 25 mai 1928), à la suite desquels il revient à l'Administration centrale comme archiviste. Sa

carrière devait désormais osciller, en balancements assez rapides, entre des fonctions en consulat (Le Caire en 1928, Fiume en 1932) et des charges au sein de l'Administration centrale, de plus en plus souvent au cabinet du ministre, avec des responsabilités deux fois renouvelées au sein de la Commission de stage du concours pour l'emploi d'attaché de consulat et de secrétaire interprète Extrême-Orient et Orient. Il prend à l'Administration centrale une place dont témoigne son élection, en janvier 1936, comme délégué du personnel à la Commission de réforme<sup>5</sup>.

Le 15 mai 1936, il est nommé attaché au secrétariat général du Quai d'Orsay (avec le grade de consul de troisième classe). Alexis Léger y est établi depuis le 28 février 1933. Raymond de Sainte-Suzanne allait occuper jusqu'au départ de celui-ci, le 19 mai 1940, un bureau au troisième étage, étage réservé au secrétaire général et à son cabinet, rivalisant avec le rez-de-chaussée, domaine du ministre des Affaires étrangères. C'est dans ce bureau, idéal pour une écoute et des yeux attentifs, que se noue l'essentiel des fils qui font l'objet des notes et observations du *Journal* de Raymond de Sainte-Suzanne. Attaché au secrétariat particulier d'Alexis Léger, en la compagnie d'Étienne de Crouy-Chanel, son cadet de six ans et, en fait, son supérieur hiérarchique direct, il voit passer quotidiennement tous les diplomates en fonction aux diverses sous-directions du ministère relevant de la direction des Affaires politiques et commerciales : sous-direction d'Europe, la plus importante en raison du contexte international (sous-directeur, Henri Hoppenot) ; sous-direction d'Asie et d'Océanie (sous-directeur, Jean Chauvel) ; sous-direction d'Amérique (sous-directeur, Pierre Comert) ; sous-direction de la Société des Nations (sous-directeur, Pierre Arnal), pour ne mentionner que celles qui sont le plus souvent citées.

Sainte-Suzanne se trouvait apparemment bien à sa place de subalterne qu'il transforma en un observatoire des conflits d'idées et de personnes. Dans ses carnets, il recueille les propos, souvent récurrents, entendus dans les couloirs et les différents bureaux du Quai, les analyse, les rapporte très exactement à ceux qui les ont prononcés, les compare, les nuance ou les renforce, les corrige ou les contresigne selon les moments, et selon leurs auteurs respectifs. Et en filigrane de ces notes écrites à chaud et souvent sans style, il livre, en honnête homme qu'il est, une philosophie de l'histoire de type classique. Il est persuadé, en effet, que les événements les plus graves soient-ils — et la perspective d'une entrée en guerre en est l'exemple — sont tributaires des conflits de personnes, et plus largement des rivalités partisans entre clans opposés. Plus

concrètement, il montre que la politique extérieure de la III<sup>e</sup> République a été déterminée, plus encore que par les idéologies, par les passions (un de ses mots préférés) d'une petite douzaine de personnes. À croire, ou presque, que l'histoire du Quai d'Orsay des années quarante a été écrite par le cardinal de Retz.

Les conditions dans lesquelles a été produit ce *Journal* lui confèrent sa valeur et justifient ses insuffisances. Il a été écrit le soir, quelquefois à marche forcée, de façon à éviter les défaillances de la mémoire ou les réinterprétations *a posteriori*. Il se présente donc comme un document brut, un silo d'informations, ni plus, ni moins : “ Peut-être que de cet amas de notes — écrit son auteur avec modestie —, de ce fatras ressortiront quelques points historiques précis et une couleur psychologique vraie. Ce goût de vérité, si difficile à satisfaire, si dangereux par ailleurs, me soutient dans toute ma vie où je me suis efforcé de savoir ce qui est. ”

À l'instar de tout témoignage, celui-ci ne prétend donc pas à l'exactitude scientifique. Mais il n'a pas moins de valeur que ceux de René Massigli ou de Léon Noël, auxquels font référence les travaux décisifs de J.-B. Duroselle<sup>6</sup>. Pas moins que ceux d'Édouard Daladier, de François-Poncet, de Léon Blum ou du général Gamelin qui déposèrent les uns et les autres à la commission d'enquête parlementaire réunie en 1946 dans l'intention de mettre en lumière les responsabilités des hommes au pouvoir dans les années précédant la guerre<sup>7</sup>. Pas moins de valeur et un double avantage sur ces derniers : ayant été écrit au jour le jour, le témoignage de Sainte-Suzanne évite les réinterprétations autant que les défaillances de la mémoire. Son seul but fut d'autre part que les carnets servent la vérité historique, une fois ceux-ci relus, nettoyés, bref mis en forme.

Toutefois, comme il arrive dans les entreprises littéraires qui ne sont gouvernées ni par la volonté explicite de laisser un témoignage politique, ni par un goût stendhalien de l'écriture égotiste, à plusieurs reprises le *Journal* hésite dans sa progression. À la fin du premier carnet, l'auteur se pose la question, avec une humilité sincère, de la nécessité de conserver un tel brouillon de notes, est près de les détruire, mais se retient de le faire après l'avoir relu. Parfois, il s'interroge sur le devoir de réserve, propre au diplomate, mais justifie rapidement son désir de ne rien censurer en s'abritant derrière son peu de goût pour la publicité littéraire. Parfois, enfin, il accuse la fatigue et l'angoisse de paralyser sa plume : les notes écrites durant ces jours, ou

plutôt ces nuits-là, le sont dans une calligraphie nerveuse, souvent illisible, et dans un style parfois décousu qu'il a fallu reconstituer<sup>8</sup>.

En fait, Raymond de Sainte-Suzanne n'est en rien un narrateur autonome de l'Histoire. C'est un rapporteur, souvent sarcastique, plus souvent désorienté, qui constate le mélange du bon grain et de l'ivraie dans la moisson quotidienne de ses informations et cherche une orientation décisive pour " le pauvre chétif " qu'il se juge être. L'idée d'une théologie de l'Histoire revient souvent sous sa plume. Lisons : la quête d'un sens de l'Histoire sur lequel pourrait influencer la diplomatie comme un moyen d'intelligence moderne du Salut, c'est-à-dire de la paix.

Raymond de Sainte-Suzanne, Une politique étrangère © Editions Viviane Hamy 2000

---